

## *Un projet pour l'humanité*

---

Après tout, pourquoi est-ce que ça ne marcherait pas ? C'est innovant, simple, ça ne demande pas de prédisposition, ni même vraiment d'entraînement ... Oui... ça va marcher !

Il nous a découvertes cet été, dans le Sud. Nous étions si contentes ! Mais depuis, on reste ici. On est l'une contre l'autre, mal installées, de guingois, un peu écrasées. On attend. Ça sent le renfermé, la poussière d'objets, le confinement moite de vêtements compressés qu'on a du mal à distinguer les uns des autres.

Comme c'est long... Combien de temps va-t-on encore être enfermées ? Et si ça ne fonctionnait pas ? Si son idée était jugée saugrenue, pas assez typique, folklorique... ou trop idiote, tout simplement ? Non, il faut que ça marche ! C'est que nous avons de grands projets pour l'humanité, nous ! Et la patience n'est pas notre plus grande qualité...

La porte s'ouvre de temps en temps. Parfois un nuage pâle s'insinue du dehors : c'est le matin. Parfois une lumière jaune, brutale, nous aveugle un instant : c'est le soir. Quoi qu'il en soit, la clarté disparaît toujours dans un claquement.

Ce n'est jamais nous qu'il désigne. C'est souvent celles devant, les plus vieilles, qui n'en peuvent plus, les pauvres ; ou plus rarement, le soir, celles du fond, les distinguées, qui nous toisent, nous méprisent, qui nous font bien sentir que nous ne sommes pas d'ici.

Allons, il ne faut pas y prêter attention... Étouffons ce fond de jalousie, ce n'est pas constructif, et ce n'est pas comme cela qu'on s'intégrera. Patientons simplement... Comptons comme des moutons tous ces cordons qui pendent dans le noir.

Et si on ne sortait jamais ? S'il avait, finalement, complètement oublié son projet ? Non, gardons la foi ! Tromper cet ennui comme on peut, en rêveries, en espoirs fous, et la perpétuelle nuit de ce réduit. Lutter contre l'anxiété qui nous dévore jusqu'à la corde. Attendons sagement, réfléchissons à notre plan... Et plaignons plutôt ces sportives, qui reviennent souvent très abimées, trempées, salies, comme humiliées exprès. Au moins, ce n'est pas à nous que ça risque d'arriver...

Les semaines passent, des mois sans doute. Non, ça ne marchera jamais... Personne ici ne pourra l'accepter... Il faut se résigner. L'on crierait à la colonisation ! A la mort du palet ! A la dictature de la canicule !

Nous avons été folles d'espérer... Rassembler, faire naître durablement le sentiment de communauté, de partage, d'égalité... quelle ambition démesurée ! D'ailleurs, dans le Sud non plus, cette lutte ne fonctionne pas si bien... C'est sans doute beaucoup trop demander aux êtres humains !

Tout est si calme. Parfois des éclats de voix au loin. Sinon, le silence, absolu. Pas un tic-tac d'horloge, pas un gargouillis de tuyauterie, pas un pépiement d'oiseau ne parvient jusqu'ici. C'est un silence opaque, écrasant, tendu : sortira-t-on cette fois, quand la porte s'ouvrira ? On ne peut pas s'empêcher d'espérer...

On n'est pas faites pour vivre ici nous ! Quelle pitié... Et si un jour, enfin, on sortait, réussirions-nous à nous acclimater ? On a tellement besoin du grand air, et du soleil du Sud. Les rayons doux qui caressent la toile, la peau cuivrée des vacances, puis la chaleur qui s'installe, colonise, et tape. On aime quand ça transpire, quand l'ombre de chaque chose se plaque au sol, d'un noir profond, se ratatine, ses contours francs comme consumés, grésillant sous l'été. L'Andalousie ! Le Pays basque ! L'insolation de rouge derrière les yeux fermés ! Le ciel immense, azur intense, implacable. La virulence invincible de l'été...

Ici, tout est gris, vaguement frais, et cette perpétuelle odeur d'humidité ! Depuis qu'il nous a achetées, on reste prostrées, lamentablement vides. De ce côté de la porte, l'air stagne dans la naphthaline, sans jamais apercevoir la moindre trouée d'oiseau clair.

C'est bien la peine !

Bien la peine d'avoir voyagé si loin... D'avoir quitté son pays, sa chaleur, ses cortèges colorés... Tout ça pour apporter un rayon de soleil dans le cœur d'autres âmes... Quelle vanité de vouloir transmettre son goût de la fête quand on en est déracinées, de rêver à des projets de concorde universelle alors qu'on est toutes seules. Quelle pitié...

Mais un jour, enfin, il nous choisit.

Enfin !

Sans ménagement, il nous saisit, nous jette contre le carrelage, la tête en bas. Il s'approche, nous essaye : ça y est. Le colosse progresse, lourd sur le sol frais – on couine un peu, de plaisir, et sous le poids. Il se poste devant le miroir, nous contemple un instant et file à l'extérieur : on lui convient ! Il nous trouve belles, nous sommes flattées. Mais surtout on est dehors... Dehors, enfin !

Un jardin. Le ciel resplendit. Le gazon nous enivre, tout près, épais de son vert puissant. On prend le frais, on s'en imprègne. On foule avec délice les interstices de terre douce, entre les hortensias. On attrape tous les rayons timides d'un début d'été.

Un barbecue. Le premier de la saison. On marche, on écrase autour. On croise d'autres paires, plates et décontractées. Nous sommes clairement des étrangères, mais nous nous sentons tout de suite acceptées ! Il nous présente, parade, explique son grand projet dont nous sommes les vedettes, exotiques, colorées. Et nous pensons au nôtre, tellement plus ambitieux...

C'est une excellente journée.

Le soir, nous retrouvons notre placard d'entrée, fières et un peu fatiguées.

Mais, après ça, plusieurs jours, on reste là. Peut-être à nouveau la pluie ? Les rares moments de lumière sont d'un terne à pleurer. Ou bien nous a-t-il oubliées, déjà ? Peut-être a-t-il renoncé, moqué par des sceptiques arcboutés, son ambition ridiculisée par des traditionalistes ? Il avait l'air si content pourtant, si déterminé à proposer son idée au conseil municipal. Dans l'obscurité du placard encombré de cirés, l'inquiétude seule nous distrait.

Mais à nouveau il nous attrape.

Élues du jour, bonjour !

Nous nous promenons toutes en couleurs, à ses pieds. De brèves balades pour s'approprier. Sa foulée, sa cheville, la pilosité de ses doigts de pieds. Deux petites cloques au-dessus des talons s'élargissent, crèvent et suintent, on s'en imprègne. C'est doux et visqueux comme les premiers soleils. Progressivement, on apprend sa démarche, la forme du coup de pied... On se détend. A mesure des week-ends ensoleillés, on vagabonde un peu le long des plages.

S'allongent les journées d'été, dans le sable trop vite frais de soirées arrosées. Voilà, nous y arrivons... Bientôt les grandes transpirations ! Nous fondons de grands espoirs sur ce réchauffement climatique dont il parle constamment pour mieux nous intégrer.

Évidemment, il y a aussi l'entraînement... assidu parfois, et titubant souvent ! On y rencontre du monde : des larges brides à semelles de liège, de fins laçages élégants, beaucoup de toiles fines et confortables. On piétine, on tourne en rond autour d'un trépied grésillant, on bronze en éventail. On absorbe parfois même un trop plein de bière, ou un filet brut et pétillant, rien de bien méchant... On contemple les roses, et les violets, et les ors persistants, qui se mélangent au loin dans le ciel un instant. On danse autour des feux. Des lueurs orangées illuminent la nuit d'impulsions féériques. C'est un joyeux sabbat : la musique pulsant de percussions, les rires en

cascades claires, les pas de bourrée si bien nommés... On tourbillonne dans les chansons, dans les envolées de mollets, au cœur des farandoles, pas gracieuses du tout, mais qu'est-ce qu'on s'en moque !

Puis des cris montent jusqu'aux étoiles. Acclamations dans les aigus, répétées : c'est son prénom. « Erwan ! Erwan ! Er-wan ! » Il rit, se pavane un peu, salue l'assemblée, son front presque jusqu'à nous.

Et les choses sérieuses peuvent commencer.

Placé derrière une ligne imaginaire, un bâton, ou le plus souvent, un trait creusé sur la plage qui laisse à l'une de nous un surplus de sable dans le talon, il progresse. Toujours plus fort, toujours plus loin, sous les exclamations. On s'élançe, on encaisse. Regardez donc jusqu'où l'on peut s'envoler ! Regardez nos couleurs sous le ciel étoilé !

Et un jour, c'est le jour.

Il nous a brossées, détachées au vinaigre blanc dilué, il nous a bichonnées : nous sommes prêtes. Bientôt, peut-être, nous serons complètement adoptées, nous nous multiplierons aux pieds des bretons et... mais restons concentrées.

Dehors, c'est juillet. La chaleur se fait presque espagnole.

Le conseil est réuni au grand complet. La maire et ses quatre adjoints ventrus ont l'air très excités : un bon présage.

D'abord il se tient droit, au bord de la place où s'organisera bientôt le fest deiz, comme chaque année. Son ombre se découpe nettement sur la pierre grise. Il explique, pousse la petite assemblée à s'imaginer : « *Il y aura beaucoup de bruit, des exclamations. Des rires, des cris, des chansons. Là-bas, le palet, et... Oui, on pourrait se mettre ici... On a besoin d'un terrain bien dégagé... Et le long des deux côtés, la place résonnera comme une marmite à l'étouffée : ce sera l'attraction du village, peut-être même de la région !* » Il sourit, fait de grands gestes avec les bras, et nous sentons, dans des grandes enjambées, les chocs du talon, quelques petits graviers, la chaleur lisse du pavé. « *On s'avancera là. On pourrait construire une plateforme de bois pour délimiter, ou tout simplement tirer un trait sur le sol...* » Il se poste derrière la ligne qu'il vient d'imaginer, pieds bien joints. Le soleil au zénith assomme l'assemblée.

Son poids qui se balance, et la tension qui monte, la transpiration... La transpiration.

Hourra ! Bataille gagnée ! Le conseil municipal a arrêté la nouvelle compétition du festival. Il faut dire que même la maire a voulu essayer ! Passant de pied en pied, nous nous sommes envolées, puis retombées en roulés-boulés réjouis : nous savons supporter le fracas du pavé.

Quel plaisir à ces rires à gorge déployée ! Et les élus ont voté, sans discuter, l'attrait pour la population locale d'un concours de lancer d'espadrilles.

Quelle fierté ! Tant de joie à procurer, tant de vocations sportives étonnantes à faire naître !  
Et notre véritable plan peut maintenant vraiment commencer...

Bientôt, peut-être, nous vêtirons toute la Bretagne.

Bientôt, même, le monde entier !

Gaïté, chaleur, simplicité : nous voulons supprimer toutes les inégalités.

Oh oui, c'est ambitieux !

Mais les humains n'y parviennent pas seuls : trop stupides, trop affairés... nous devons les aider.

Ici, dans ce village, nous allons à nouveau tenter de leur faire prendre conscience de leur égalité !

Patriarche agriculteur, pharmacienne endimanchée, jeune brasseur entrepreneur ou bien sévère instituteur, tous, en nous portant aux pieds, dans la communion et à l'unisson, tous ! partageront cette humilité ontologique qui sauvera l'humanité : notre inéluctable et terrible odeur de pieds.